

L'ARCHE *Editeur*

Wolfgang HILDESHEIMER

Nocturne

Traduit par
Hélène GERBER

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

WOLFGANG HILDESHEIMER

NOCTURNE
(Nachtstück)
Un acte

Texte français de Hélène Gerber

L'ARCHE
86, RUE BONAPARTE
PARIS VI^e - ODE. 54 89

PERSONNAGES

UN HOMME QUI VEUT DORMIR.

UN CAMBRIOLEUR.

Une grande chambre à coucher, sombre, à l'ancienne mode, genre "style de la haute société" ; elle pourrait être dans un château. Deux portes, l'une conduit dans la salle de bains, l'autre dans le corridor. Tapisseries ou tentures de soie, très ornées. Une grande fenêtre avec de grands double-rideaux de soie rouge, ces double-rideaux avec des cordons tournés, bordés d'or, avec des glands. Dans le milieu un large lit, avec des montants en bois tourné, un baldaquin. À côté une table de nuit, sur laquelle sont les accessoires suivants : un téléphone, une carafe pleine d'eau, un verre, des lunettes, un bloc pour écrire avec un crayon, une montre en or. Dans la pièce différents meubles : une lourde armoire à deux battants, un grand miroir au mur, une commode, deux chaises gothiques à très haute dossier. Sur l'une d'elle, une corde préparée comme pour attacher quelqu'un à la chaise, un serviteur pour les vêtements à côté du lit. Une pendule Louis Seize, dorée, accrochée au mur et quatre ou cinq tableaux de très grand format représentant des aïeux masculins : un général, un homme d'Etat, un juge etc... L'atmosphère de la chambre est oppressante. C'est la nuit. La chambre est éclairée. L'homme qui veut dormir vient de la salle de bains, en vêtement de nuit (robe de chambre ou pyjama) et pantoufles. Il bofte un peu. Il porte ses vêtements, veste, gilet, pantalons, chemise, cravate, gilet de corps et caleçon sur le bras, pose ses affaires sur le lit, retourne à la porte, éteint la lumière dans la salle de bains, ferme la porte de la salle de bains revient à son lit, prend ses vêtements et les dispose en silence et avec grand soin sur le serviteur. Puis il fait un pas vers le lit, mais une idée lui vient : ai-je bien éteint la lumière dans la salle de bains ? Il retourne à la porte de la salle de bains, l'ouvre, regarde : la lumière est éteinte. Il ferme la porte, va au lit, s'assied dessus, regarde tout autour de la chambre, pose ses avant-bras sur ses cuisses et joint les paumes de ses mains. Il reste ainsi un moment. Dix heures sonnent.

L'HOMME regarde à la pendule murale .- Dix heures. Non heure. L'heure

des préparatifs. (Il prend la montre sur la table de nuit, la regarde.)
 Non. Pas encore. Il est dix heures moins deux. (Il repose la montre sur la table de nuit.) Encore deux minutes. Ne pas commencer trop tôt. Mieux vaut tout faire traîner un peu en longueur, sinon ça se venge au matin. (Silence) Au matin ? (Il déteste le mot) Matin. (Silence. Il soupire)
 Non, je ne suis pas pressé. (Il joint ses poignes de nouveau. Silence. Puis, souain) Est-ce que ? (Il se tourne vers un des portraits) Est-ce que j'ai éteint la lumière dans la salle de bains ? (Il se lève, va à la porte de la salle de bains l'ouvre. La lumière est éteinte.) Naturellement j'ai éteint. (Il ferme la porte.) J'éteins toujours. (Il va vers le lit, s'arrête devant le miroir. A son image dans le miroir.) Pourquoi ?... (Il s'arrête parle à un des portraits.) Pourquoi faut-il que je pense toujours que je ne l'aurais pas éteint ? (Silence. A lui-même.) Est-ce que je suis le seul qui doive toujours penser à cela ? (Il s'assied sur le lit) Si non... (A voix basse) Où sont mes frères ? (Silence) Si oui, pourquoi moi (Il regarde autour de lui, A voix haute) Pourquoi toujours moi... Pourquoi pas tous les autres ! (A voix basse) Mais c'est bien seulement pour une petite partie des autres (Silence) Qu'est-ce que je peux y faire ? (Il hoche la tête) Rien. (Il se tourne vers un portrait. L'ordre des portraits est arbitraire.) Non. Je ne peux rien y faire. Il est trop tard pour essayer. (Silence. A un autre portrait) Certainement je devrais penser, quand j'éteins la lumière : maintenant j'éteins la lumière. Et plus tard, quand je me pose la question : ai-je éteint la lumière ? me souvenir que je l'ai éteinte. (Il se tourne vers un autre portrait.) Mais justement je l'oublie toujours. (Vers la salle comme prenant le public à témoin) Alors que je n'oublie jamais d'éteindre la lumière. (Silence. A un autre portrait) Je pense toujours... (Il s'arrête, se tourne vers un autre portrait) Je pense toujours : chaque fois que vient la nuit je sais, que j'ai éteint la lumière. (à un autre portrait) Mais quand ? ... C'est l'heure ? (A un autre portrait) Et qui sait si justement je ne l'ai pas laissé brûler ? (à lui-même) Et il y a encore la porte d'entrée. (A un portrait) par exemple la porte d'entrée.

Depuis longtemps je sais que je l'ai fermée. Je ne vais même pas vérifier. (A un autre portrait) Mais est-elle fermée aussi ? (prenant le public à témoin) Qu'est-ce que ma conscience de la porte d'entrée à à voir avec la porte d'entrée ? (Silence. Il se lève) Peut-être... (encore indécis) devrais-je aujourd'hui ? (décidé) Oui? Aujourd'hui je vais vérifier. (A un portrait, rapidement) Cette fois. (A un autre portrait, rapidement) Pour la dernière fois. (Vite, à un autre portrait) Et plus jamais. (Il veut aller à la porte, se voit dans le miroir, s'arrête, se regarde). Non. (A son image, hochant la tête) Non, c'est ridicule. Je n'irai pas vérifier. (A un portrait) La porte d'entrée est fermée. (Il regarde la pendule murale puis la montre sur la table de nuit) Dix heures passées. Mon heure a commencé. (Il ouvre le tiroir de la table de nuit, prend une liste, ses lunettes et lit) Numéro un : éteindre la lumière dans la salle de bains. (Il laisse tomber la liste, réfléchit) J'ai éteint. J'en suis sûr. (Silence. Incertain) Presque sûr. (Il repousse l'incertitude) Assez sûr. (Il lit la liste) Numéro deux : fermer les volets. (Il pose la liste et les lunettes sur la table, se lève) Fermer les volets. (Allant vers la fenêtre) Pourquoi est-ce que je les ouvre toujours ? (A la fenêtre, l'ouvre) Comme l'air de la nuit est déjà frais. (Il regarde dehors, la lune luit) La lune. Naturellement elle est là. Comme une pierre jetée par Dieu... qui serait restée en chemin... (Silence) Mais pour atteindre qui ? (Silence) Qui peut savoir ?... (Il revient dans la pièce) Celui qui devinerait cela en saurait déjà beaucoup. (Il tire les volets à l'intérieur) Mais il n'aurait pas résolu l'énigme. (Il regarde la lune) Elle ne ressemble à rien... un vieux fromage imangeable... (Il ferme les volets) Et pourtant, à quoi sert de fermer ? (Il ferme la fenêtre) Elle passe à travers les murs, elle te suce le sommeil à travers le cerveau. Oh oui ... je la connais... Une vieille camarade. Mais des plus dangereuses. (Il revient dans la chambre) Elle n'a pas besoin de briller... (A un portrait) Tu penses seulement à elle... (Dans le vide) Tu l'effleures d'une pensée, et déjà elle te bourdonne (Il montre,

entre ses deux yeux) HA, entre les deux yeux ou derrière la tête. (Il va vers le lit) oui, je voudrais pouvoir dormir... (Il s'assied sur le lit) Je voudrais pouvoir me coucher, pouvoir me reposer, sans que mon ouïe étende ses tentacules de tous les côtés... (Silence)... ses tentacules tremblantes... (A un portrait) Les moindres petits bruits de la nuit me pénètrent, traversent mes oreilles. (Vers la salle, à voix haute) Je suis partout... (A voix basse).. et nulle part. (Il se lève, inquiet) Je me suis déjà demandé... (A un portrait) Hier je me suis demandé pourquoi j'avais encore besoin d'oreilles . (Il s'arrête devant le miroir) Mais il n'est pas répondu aux questions qu'on se pose à soi-même. (A son image) Et pourtant ? (Vers la salle, à voix très haute) Et pourtant ? (Il hausse les épaules, s'assied sur le lit, à lui-même) Ce sont les seules questions importantes. (Il prend la liste et les lunettes) S'il y a des questions importantes. (Il met ses lunettes et lit) Numéro Trois : fermer les double-rideaux. (Il pose la liste et les lunettes) Oui. Ça, c'est important. (Il se lève) Tirer à fond les double-rideaux. (Il va à la fenêtre) L'obscurité n'est pas assez obscure pour moi si je veux dormir. (Il ferme les double-rideaux) Et quand ne voudrais-je pas dormir ? (Devant les double-rideaux, il regarde l'espace devant lui) Il faut que ce soit noir... Il faut que j'enferme le temps dans un espace noir épais, compact. (Il retourne au lit) Je me coucherai bien doucement en lui. (Il s'assied sur le lit) Si la lune disparaît. (Il prend la liste à la main met ses lunettes et lit) Numéro cinq : verrouiller la chambre. (Il veut poser la liste et les lunettes s'arrête, réfléchit) Verrouiller la chambre ? Ça vient en dernier. J'ai oublié quelque chose. (Il lit, très, très bas) Numéro deux, fermer les volets, numéro trois, tirer les rideaux... (A voix haute) Numéro quatre : regarder sous le lit. (Il pose la liste et les lunettes) Je savais bien qu'il y avait encore quelque chose. (Il ouvre le tiroir de la table de nuit) Quelque chose de pénible que je cherchais à éviter. (Il prend dans le tiroir un revolver) Mais ça me rattrape comme toujours. (A un portrait) J'ai toujours essayé (Il s'arrête, à un autre portrait) quelquefois j'ai essayé de m'en abstenir, (il arme le revolver) mais ça ne va pas. Il ne

reste une inquiétude en tête. (Il s'agenouille contre le lit.) Quelquefois ça se manifeste beaucoup plus tard. (Il se couche sur le sol) Et ça fait fuir le précieux sommeil. Il n'y a personne sous le lit. (Pendant qu'il lève la couverture) Non Dieu, si j'étais aussi sûr de tout que de cela ! Et pourtant ... (Il regarde sous le lit) Il pourrait y avoir quelqu'un sous le lit. (Il laisse retomber la couverture) Justement le soir où j'oublierais de vérifier... (Il se lève, s'arrête) Non. (Il se couche encore une fois sur le sol, lève la couverture) Il n'y a personne là-dessous. (Il regarde encore une fois sous le lit) L'ailleurs qui pourrait se coucher là-dessous ? (Il se lève) Comment aurait-il pu entrer ? (A un portrait, riant) Par la grande porte verrouillée ? (A un autre portrait) Comment ? (Il rit, parle sans le voir) Je demandais : par la grande porte verrouillée ? (Il remet le revolver dans le tiroir) Non...non. (Il secoue la tête) Non. (Il s'assoit sur le lit) Où... (Il se retourne, regarde la chaise avec les cordes) Ou bien n'est-elle pas fermée ? (A la chaise) Peut-être devrais-je y aller... vérifier ? (Silence, A un portrait) Comment ? (Silence, A un autre portrait, les mots suivants bas et très vite) Peut-être ? (A un autre portrait) Cette fois ? (A un autre portrait) Pour la dernière fois ? (A un autre portrait) Et alors plus jamais ? (Il se lève, hésitant, fait un pas, s'arrête, devant le miroir, après un silence) Non. Je ne vérifierai pas. C'est ridicule. (A un portrait) Je l'ai fermée moi-même. (A voix haute, essayant de se convaincre) Oui, elle est fermée. (Vers les portraits) Comment ? (Silence) Naturellement. (Le téléphone sonne) Haudit téléphone (Il va vers le lit) Il détruit mon meilleur moment (Il pose l'oreiller sur le téléphone) Toujours. (Sonnerie de téléphone étouffée) La seule heure portable de ma veille. Je ne peux même pas jouir du repos. (Sonnerie de téléphone étouffée) ou que se trouve l'autre bout, que je prépare mon sommeil. Mon repos. (Sonnerie de téléphone étouffée) Mon repos.. C'est un paysage horizontal, je m'en approche prudemment, (Sonnerie étouffée du téléphone, puis silence) Je vais au-devant de lui, je rampe vers lui, (vers le public) avec humilité.....dans l'attente

qu'il me prenne.. (Il se lève, va vers l'armoire) que je me perde en lui. (Il ouvre les portes de l'armoire, celle-ci est pleine de haut en bas de flacons pharmaceutiques) C'est d'abord le visage qui s'enfonce dans la terre... (Il fait un pas en arrière) Elle est là.. Elle se déploie... (Il contemple l'intérieur de l'armoire) Un coup d'oeil gracieuse ! (A un portrait) Je me dis : (A un autre portrait) Que peut-il encore m'arriver ? (Silence, à lui-même) Rien. (Vers le public) Autant dire rien. (Il va à la table de nuit, prend ses lunettes, veut les mettre, voit la liste) Halte ! Pas encore. (Il prend la liste à la main, met ses lunettes) Il manque quelque chose. (A un portrait) Je sais ce que c'est. (Il lit la liste) Mais il est préférable de vérifier. (Il lit) Numéro cinq : fermer la chambre à clé. (Il pose la liste et les lunettes) Je le savais. (Il prend une clé dans le tiroir) Fermer la chambre à clé. Bon. (Il va à la porte) Une affaire d'habitude. (Il met la clé dans la serrure) Ce n'est pas nécessaire. La maison est déjà fermée. (Il retourne vers le lit, s'arrête devant le miroir) Mais... (Il réfléchit) La maison est-elle ? ... (décidé) Je devrais ... (Il va à la porte, veut l'ouvrir, mais elle est fermée. Il tourne la clé, ouvre la porte, écoute dans la maison) Non. Elle est fermée. (Il ferme la porte avec la clé, va l'enlever de la serrure, réfléchit) Encore une fois. (Il tourne encore une fois la clé) C'est plus sûr. (Il enlève la clé) Quelqu'un pourrait être dans la maison. (Il va à la table de nuit) Il serait enfermé. (Il met la clé dans le tiroir) Enfermé entre une porte d'entrée verrouillée et une porte de chambre à coucher verrouillée. (A un portrait) Quoiqu'il en soit, un gibier considérable ! (Il prend les lunettes sur la table de nuit, A voix haute) Mais il n'y a personne dans la maison. (A un portrait) Qui pourrait venir là-dedans ? (A un autre portrait) Comment ? (A la chaise) Il n'y a personne ici. (Pne, à lui-même) Personne. (Il met ses lunettes, va à l'armoire) Mon paysage. (Il contemple l'intérieur de l'armoire) Edifié en plusieurs années par moi, mon propre lieu créateur, qui savait que c'était du bon travail ! (Silence) Un ineffable coup d'oeil ! (Il prend un flacon, le contemple : lit l'étiquette hochant la tête) Non. (Il pose le flacon sur

la commode) Ce n'est pas celui-là. Trop léger pour la nuit. (Il prend un autre flacon dans l'armoire) Celui-là non plus. Il vous glisse seulement sur le crâne. (Il pose le flacon sur la commode) Juste bon pour une petite sieste l'après-midi. (Pendant ce qu'à la suite, il tire plusieurs flacons de l'armoire, les regarde et les pose sur la commode) Ça ne me sert plus maintenant. Plus de petites siestes l'après-midi pour moi. J'économise... J'économise pour la nuit. (Il regarde un flacon) Non. Celui-là non plus. Il vient d'un autre temps. (Il le pose sur la commode) Quand le sommeil léger était encore assez lourd. (A un portrait) Pourquoi je conserve tout ça ? (Silence) Eh bien... (Silence) Pour avoir la collection complète. (A lui-même) Je suis un collectionneur, qui amasse le sable sous ses pieds, pendant qu'il marche... (Silence) Marche ?... (A voix basse) Vers quoi ? (Il prend une autre bouteille puis la pose) Celui-ci n'agit plus beaucoup. Il s'écoule dans le sang... (Hésitant) Et pourtant... (Il reprend le flacon) Commencer toujours par quelque chose de léger. Cela prépare l'organisme. (Il réfléchit, hoche la tête en poursuivant) L'organisme... (Il regarde l'étiquette, lit) Diéthylidio... (Il s'assied avec le flacon sur le lit, lisant) Diéthyl dioxo-tétra-hydropyridon. (Silence, Il repousse les lunettes sur son front, et répète dans ses pensées, en regardant vers le haut) Diéthyl-dioxo-tétra-hydro-pyridon ? (Réfléchissant) Oui, c'est léger, si je me souviens bien.. et pourtant un bon remède, loyal. Pas pour le sommeil profond, mais il provoque la préparation au sommeil. Il soutient la première phase, la plus dure. (A un portrait, levant le flacon) Oui, il y a quelques années, cela suffisait (A un autre portrait) C'était avant les veuves des généraux.. (A lui-même) C'était aussi avant les cardinaux. (Il secoue la tête, comme voulant écarter un souvenir désagréable) Mais quand était-ce ? (Il remet ses lunettes sur ses yeux) Et où l'ai-je acheté ? (Il tient le flacon dans la lumière) A moitié vide. J'en prendrais volontiers encore... Peut-être comme préparation à un autre médicament, plus fort. (Il ouvre le flacon, le laisse) Où l'ai-je... ? (Il réfléchit) Était-ce à Londres ? Ou à Montevideo ? (Il réfléchit) Non, ce n'était pas à Montevideo. (Silence) Comme ma mémoire est paresseuse. (Silence, A lui-même)

Mais je suis presque sûr de n'avoir jamais été là-bas... Je ne me souviens pas... (A un portrait) Et si j'ai été là-bas, il doit y avoir longtemps, à une époque où je pouvais encore dormir. (Silence) (A un autre portrait) On pouvait dormir de telle façon que ce remède suffisait encore. (A un autre portrait) Il m'est resté très peu de souvenirs de ce temps, mais... (A lui-même) Si je réfléchissais bien il m'est resté aussi peu de souvenirs d'autre temps... (Silence. A voix basse) Peu.. Peu... à part l'écouvantable. Cela reste. (Après un silence, regarde la bouteille) En tous cas, ce n'était pas à Rome. (Tourné) Non, Dieu sait, pas là-bas. (Il prend un mouchoir dans le tiroir de la table de nuit) A Rome... (Il s'essuie le front.) C'était les cardinaux. (A un portrait) J'avais déjà eu besoin de quelque chose de plus fort. (A un autre portrait) Celui-ci n'aurait pas suffi, non, pas à Rome. (Il ferme les yeux devant un terrible souvenir) Rome. Oui, c'était cela. (A un portrait) Mais ce n'est pas encore le plus fort. Certainement, c'est un bon remède, et, (A un portrait) sans danger, pris avec modération. Naturellement, seulement avec modération. (A un des autres portraits) Il ne crée pas d'accoutumance (A un autre portrait) Ou du moins pas sciemment. (Vers le public) Le danger de l'accoutumance existe toujours. (A un autre portrait) Et par un usage raisonnable ... il est sans efficacité. (A la chaise) Naturellement on peut se demander, qu'est-ce que c'est que l'usage raisonnable ? (Vers le public) Une question-ridge. (Il regarde de nouveau la bouteille qu'il tient à la main) Quoi qu'il en soit : celui-ci est inoffensif. Une douce vague qui bat sur les bords du crâne. (Il réfléchit) Mais qu'est-ce donc, que je l'avais... (Il se lève, fait quelques pas dans la chambre, puis s'arrête) Je sais. (Il se tourne vers la chaise) c'était quelque part... quelque part en province. (A un portrait) A Fulda, peut-être ou à Cambridge.. (A un autre portrait) .. Ou à Strasbourg. (Vers le public) Finalement c'est la même chose. (Silence) Ou non ? (Silence. Plus bas) Oui, c'est partout la même chose. (Silence) Mais à ce moment-là, je ne le savais pas encore. (Il se tourne vers la chaise) Une jeune fille... (Il s'arrête, se tourne vers un portrait) Était-ce ma nièce ? (A un autre portrait) Oui, c'était

peut-être ma nièce. (A la chaise) Elle devait s'appeler Hildegarde, ou Irngard, ou comme elles s'appellent toutes, mais je n'en suis pas sûr. (Silence) Il y a longtemps de cela, à ce moment-là j'avais encore des nièces, ou une nièce. (Vers le public) En tous cas la jeune fille m'avait demandé d'aller avec elle à un concert. (Silence. A lui-même) Aller à un concert. Oui, elle appelait ça comme ça. (Encore plus bas, pensif) Un concert. (A voix plus haute, prenant le public à témoin) Je pensais qu'un concert ça ne nuisait jamais, ça ne peut pas être mauvais, ou pas très mauvais, ça ne peut pas avoir un mauvais effet, pensais-je. (A un portrait) Mais je découvris trop tard qu'il s'agissait d'un concert des Petits Chanteurs (A un autre portrait) ou des moineaux de cathédrale... (De nouveau au précédent portrait) En tous cas, de ces enfants qu'on a dressés à se servir de leur voix de tête, comme il y en a chez nous. (Il s'assied sur le lit, réfléchit un moment, hoche la tête pour chasser le mauvais souvenir, puis pour lui-même) Ils se tenaient là, tous, en demi-cercle, avec leurs petites crânes grassouilleux sur leurs fronts boutonneux, avec leurs visages blancs et roses, leurs petites bouches (A un portrait) si larges ouvertes qu'on pouvait voir les voix d'or de leurs gorges, surtout à hauteur du contre-ut, qu'ils atteignaient tous, sans le moindre effort. (Il tient le mouchoir devant lui) Leurs petits cols propres et blancs et leurs consciences malpropres et noires. (Il s'essuie le front) Non, ce n'était pas beau, non, vraiment pas. (Il se tourne vers la chaise) Ils se tenaient ainsi, tous élèves-modèles, tous fils de garde-chasse et fils de paysans, et ça et là un petit castrat, fils d'un comte et d'une fille d'écurie. (Au public) Ils se tenaient là, et gasouillaient et titillaient un Ave Verum, ou un Ave Maria (A lui-même) Si ce n'est pas la même chose (Silence. Il réfléchit) En tous cas, ça visait le même but. (Vers le public) Avec une ardeur terrible, retentissante, tonitruante, avec une pureté angélique, et sans la moindre harmonie ! (A un portrait) Le regard était dirigé vers le ciel, comme vers des saucisses sur un fût de cognac, oui, ça ressemblait à ça (Il hoche la tête, prend un comprimé dans le flacon) En réalité ; ils

regardaient vers leur directeur (Il ferme le flacon) qui s'appelait le père Emeran, (Il ouvre le nouveau le flacon) Ils s'appellent tous comme ça. (Il prend un deuxième comprimé) In fin de compte... (À voix basse, pour lui-même) In fin de compte ? (Vers le public) C'était un bon éducateur, aux cheveux gris, un doux ami de la cause de la Foi. (Il ferme le flacon) In l'a arrêté peu après... (Il avale le comprimé) pour attouchements licencieux (Il boit une gorgée d'eau) sur trois de ses chanteurs. (Il boit encore une gorgée) Deux sopranos. (Il repose le verre) et un alto. (Il pose le flacon par terre, car il constate que la commode est entièrement couverte de flacons) Si je me souviens bien. (Il prend les lunettes sur la table) Mais je peux me tromper. (Il met les lunettes) Peut-être était-ce tout à fait autre chose. (Il va vers l'armoire, s'arrête en passant devant le miroir) Ma mémoire est paresseuse. (Il se regarde dans le miroir, à voix basse) Dieu merci. (Il sort un autre flacon de l'armoire) Les garçons qui chantent... Bouches ouvertes... Un père noir dont le visage reflète la bonté... (Il contemple le flacon, veut le poser sur la commode, ne trouve pas de place et le pose sur le sol.) De telles choses vous donnent un sommeil inquiet. (De nouveau, un flacon) Je me souviens (Il s'arrête) comme je courais à travers les rues endormies, à la recherche d'une pharmacie de nuit... (Il tire un flacon de l'armoire) Il y a longtemps maintenant. (Il pose le flacon sur le sol) Très longtemps. (Il s'assied sur le lit, enlève ses lunettes, s'essuie les yeux, fatigué) Oui. Liéthyl-dioxo-tetra-hydro-pyridon ! (Il secoue la tête) Aujourd'hui ça ne suffirait plus. (A un portrait) Mais à ce moment-là j'ai dormi (À lui-même) pour autant que je m'en souviens. (Silence) Et pourtant, à cette heure, les garçons sont encore derrière moi. (Inquiet) Criant de leur coin un Ave Verum... avec leurs voix de tête... (Silence. Il se secoue) Eh bien... il y a eu plus terrible. Plus tard. Mon Dieu... il y a encore quelque chose derrière moi. (Silence. Puis soudain) Est-ce que j'ai éteint la lumière dans la salle de bains ? (Il se lève, va à la porte de la salle de bains, l'ouvre, la lumière est allumée) Non. Naturellement je n'ai pas éteint. (Il éteint) Je ne l'éteins jamais

(Il ferme la porte de la salle de bains) J'oublie toujours. (Il fait un pas dans la chambre, s'arrête, retourne, ouvre encore la porte, pour se convaincre que la lumière est éteinte. Elle est éteinte. Il ferme la porte, va vers le lit, s'arrête) Ai-je fermé les volets ? (Il va à la fenêtre, tire les double-rideaux) Oui, j'ai fermé. Naturellement. Je me souviens. La lune était là. Elle aussi était derrière moi. (Il va vers le lit. A voix basse) Mais elle non plus ce n'est pas le plus terrible. (Il s'assied sur le lit) Elle me bourdonne dans la tête, bien sûr, mais elle ne me touche pas avec la main... (Silence. Il soupire, fatigué) Quoi encore ? (Il regarde autour de lui, constate que les double-rideaux sont ouverts) Numéro trois : tirer les double-rideaux. (Il se lève) C'est important. (Il va à la fenêtre) Pour que le temps se rassemble et s'épaississe dans le noir. (Il tire les double-rideaux) Pour qu'il ne passe pas entre les fentes ! (Il retourne au lit, dans le vide) Et dormir... Dormir ! au milieu de ce temps accumulé ! (Il s'assied sur le lit, prend la liste à la main) Mais j'en était plus loin, (Il met ses lunettes) il me semble ? (Il lit) Numéro quatre : regarder sous le lit. (Il tire le revolver du tiroir) N'ai-je pas déjà ?... (Il arme le revolver, une cartouche tombe) Oui, je dois avoir déjà regardé. (Il regarde interrogativement les portraits les uns après les autres) Mais avec quel résultat ? (Il se met à genoux) Maintenant je commence à oublier aussi le plus important. (A genoux, regardant autour de lui) L'important ? Qu'est-ce qui est important ? (Il se couche sur le sol, lève la couverture. A ce moment, de l'autre côté du lit, on voit ramper le cambrioleur. Il se dresse sans bruit et va se jeter par dessus le lit sur l'homme qui est encore accroupi. L'homme bondit, il déploie pendant la scène suivante une force insoupçonnable, il saisit le cambrioleur à la gorge et le maintient en travers du lit. Il braque le revolver sur lui.) Halte ! (Il se dresse et domine le cambrioleur) Maintenant vous faites ce que je vous dis. (Il lui dirige le revolver sur la poitrine) Ou je tire. (Il fiche le coup au cambrioleur) Ce qui arrive maintenant, je l'ai répété, dans toutes les situations. (Il fait un pas en arrière, vise le cambrioleur) Levez-vous. (Le cambrioleur se lève lentement, regardant

toujours l'homme) Posez les mains sur la tête. (Le Cambrioleur obéit)
 Mains jointes. (Le Cambrioleur)obéit) Tenez-vous droit. Ne bougez pas.
(L'homme, visant toujours le Cambrioleur, fait le tour du lit, puis) Je
 suis prêt et je tire. (Il est debout devant lui, fouille la poche droite
du pantalon du cambrioleur, en tire un casse-tête et le pose au pied du
lit.) J'ai fait la guerre. (Il fouille la poche gauche et en tire une
pince-nez, la pose au pied du lit) Pas comme volontaire, ne croyez
 pas cela. (Il fouille la poche de derrière, en tire une paire de zants, la
pose au pied du lit) Mais je m'en suis tiré... j'étais jeune alors. (Il
fouille la poche droite de la veste, tire un sandwich, le pose au pied du
lit) Maintenant je suis vieux et je ne m'en tire plus. (Il fouille dans
la poche gauche tire un coup de poing américain et le pose au pied du lit)
 Et pourtant... on se tait et finalement on supporte tout. (Il tire de la
poche supérieure une pince et la pose au pied du lit) Là-dessus j'aurais beau-
 coup à dire. (Il tire de la poche intérieure droite une bouteille Thermos,
la pose au pied du lit) Je vous en dirai aussi beaucoup. (Il tire de la
poche intérieure gauche une ficelle avec des clés, des passe-partout, et les
pose au pied du lit) Je vous attend depuis mon enfance. (Il cherche encore
dans les poches) Et je dois vous avouer, que je vous imaginai plus large
 et plus important. (il le tâte encore une fois) Mais finalement tout a une
 dimension moindre que celle qu'on a imaginé. (Il s'éloigne d'un pas, le
revolver toujours dirigé vers le cambrioleur) Au moins pour une dimension,
 souvent pour beaucoup plus. Asseyez-vous sur cette chaise. (Le Cambrioleur
s'assied sur la chaise où il y a les cordes) Posez les mains sur les bras
 de la chaise. Fort. (Le Cambrioleur obéit) Vous voyez. (Il tourne autour de
lui et commence à le ficeler avec les cordes, d'une main, l'autre tenant
toujours le revolver) Tout est prêt très soigneusement (pendant qu'il le
ligote) pour l'invité qui a toujours différé sa visite. (Il pose le revolver
et commence à nouer les cordes) J'ai appris à faire ces noeuds, j'y ai
 travaillé durant les longs mois d'hiver. (il fait plusieurs noeuds compliqués)
Ce n'était pas facile de les inventer, mais c'était plus difficile encore de

ne pas les oublier. (il a fini les noeuds) Essayez de vous libérer. (Le Cambrioleur tire sur les cordes mais il ne peut pas bouger) Vous voyez ? Vous ne pouvez pas. Pas moyen. Je n'ai pas employé mon année en vain. (il prend le revolver, s'éloigne, s'arrête) C'est à dire que je ne pourrai dire cela que quand vous serez parti. (il réfléchit un moment) Et maintenant ? (il va vers le lit, s'assied dessus, met le revolver dans le tiroir, regarde autour de lui, voit la liste, la prend, met ses lunettes et lit) Numéro quatre : regarder sous le lit. (Silence.) J'ai regardé, ça, j'en suis sûr. (il lit) Numéro cinq : fermer à clé la porte de la chambre. (il pose la liste et les lunettes) La porte de la chambre, oui. (il se lève, va à la porte, l'ouvre, elle n'est pas fermée, écoute dans la maison. Silence.) Peut-être devrais-je aller voir tout de suite, si la porte d'entrée... (il s'interrompt, regarde le Cambrioleur, ferme la porte avec la clé, la retire, va à la table de nuit, met la clé dans le tiroir, va lentement vers le Cambrioleur) Comment êtes-vous entré dans la maison ?

LE CAMBRIOLEUR.- Moi ? Je n'entre jamais autrement que par la porte.

L'HOMME.- Par la... Jamais autrement... Vous l'avez forcée.

LE CAMBRIOLEUR.- Cette fois j'ai pu m'épargner cette peine. Elle n'était pas fermée. La maison était ouverte.

L'HOMME se détourne du Cambrioleur après un silence.- Pas fermée... La maison était ouverte. Oui, je le savais.

LE CAMBRIOLEUR.- Si vous le saviez, pourquoi ne l'avez-vous pas fermée ?

L'HOMME ne l'écoute pas.- Je voulais toujours la fermer... Mais je n'y arrivais pas, quelque chose s'interposait toujours. (A un portrait) Ou peut-être rien ? (il acquiesce) Oui, il y avait toujours quelque chose. (il se tourne vers le Cambrioleur) Cela m'étonne presque que vous soyez entré ici maintenant.

LE CAMBRIOLEUR.- Je suis depuis longtemps dans la maison.

L'HOMME.- Et où étiez-vous donc ?

LE CAMBRIOLEUR.- Dans les pièces d'en bas. C'étaient de belles pièces.

L'HOMME sans comprendre.- ... de belles pièces ?

LE CAMBRIOLEUR.- C'étaient. Je les ai, pour ainsi dire, toutes vidées.

L'HOMME n'en end pas. - Ainsi... J'ai laissé la porte d'entrée ouverte. (Silence; il se tourne vers le Cambrioleur) Avez-vous fermé ?

LE CAMBRIOLEUR étonné. - Moi ? Pourquoi ?

L'HOMME l'interroge, décidé. - Alors je vais fermer maintenant. (Il va vers la porte, s'arrête devant le miroir) Maintenant ? (Silence, il s'interroge dans le miroir.) Mais pourquoi ... pourquoi maintenant ? Maintenant c'est trop tard. (Il se détourne) Il n'existe plus de motif pour lequel je doive fermer.

LE CAMBRIOLEUR. - Très juste. Je n'en vois aucun non plus.

L'HOMME ne l'écoute pas. - Trop tard. Vous êtes déjà là.

LE CAMBRIOLEUR. - C'est aussi ce que je pense.

L'HOMME n'écoute pas, se tourne vers un portrait. - Il est déjà là. Maintenant il ne peut plus rien arriver.

LE CAMBRIOLEUR. - Ça, je ne l'affirmerais pas.

L'HOMME n'écoute pas, à un autre portrait. - Deux cambrioleurs ne peuvent pas venir dans une nuit.

LE CAMBRIOLEUR. - Là, vous avez sûrement raison.

L'HOMME n'écoute pas. - Non. (Il s'assied sur le lit) Ce serait contre les lois de la vraisemblance.

LE CAMBRIOLEUR. - Il n'y a aucune loi de la vraisemblance.

L'HOMME comme ci-dessus. - Quand j'y réfléchis... on en a une fois compté quatre....

LE CAMBRIOLEUR. - Je sais ça de longue expérience. La vraisemblance...

L'HOMME comme ci-dessus. - Mais ce qui arrivait, c'était toujours l'in vraisemblable...

LE CAMBRIOLEUR. - ... méprise les lois, aussi bien que moi, je les méprise.

L'HOMME. - ... jusqu'à ce qu'on attende l'in vraisemblable, qui de ce fait, devient vraisemblable. (Le cambrioleur commence à faire des essais pour se libérer, tantôt avec une jambe, un bras, la tête) Et s'il y a deux possibilités données, alors l'in vraisemblable arrive toujours. Ce qui est sûr, (A un portrait) c'est qu'en regardant en arrière, il semble que tout

ait été de la plus grande vraisemblance (il se tourne vers le Cambrioleur qui t uifura, lorsque l'homme se tourne vers lui cesse ses mouvements de libération et se tient coi.) Mais vous... Vous, je vous ai attendu. Sinon, j'aurais fermé la porte. (A un portrait) Ou non ? (A un autre portrait) Naturellement. (Silence) Sinon j'aurais... (il perd le fil) Mais pourquoi ? (Silence Il se lève, va à l'armoire) Demain je vous livrerai à la police. (A lui-même soufflant le mot.) Demain. (il prend un flacon dans l'armoire ; mais n'y fait pas attention, regarde le Cambrioleur) Sans pitié. (Silence) Vous entendez ?

LE CAMBRIOLEUR .- Pardon ? (superficiel) Ah oui, sans pitié, oui, certainement.

L'HOMME contemple le flacon, à voix basse. - Pitié. (A voix haute, dans le vide) Est-ce que quelqu'un a de la pitié pour moi ? (il rose le flacon sur le sol) Non. (Le nouveau devant l'armoire, il regarde à l'intérieur) Excepté mon paysage, qui n'est proche. (il tire un flacon, le contemple, l'examine à la lumière) Vide. (il le jette dans un coin, prend un autre flacon, le regarde) C'est celui-là, (Au Cambrioleur) Non remède préféré. (modifiant) Disons plutôt : mon remède préféré de force moyenne. (il lit) Diméthyl-amino-propylidène-dibenzocyclo-heptadion. Oui, c'est cela. (il s'assied sur le lit avec le flacon, recousse ses lunettes sur son front) Je l'ai pris à Rome pour la première fois. (il tient le flacon dans la lumière) Il faudra que commande bientôt un autre, un autre flacon, celui-là est presque vide. (il ouvre le flacon) D'abord un, (il prend un comprimé) pour ne pas obstruer le chemin d'autres remèdes, (Au Cambrioleur) On doit savoir doser. (il ferme le flacon) Mais en cette matière je suis un maître. (il veut poser le flacon sur le sol, s'arrête) S'il y en a pour ça. (il ouvre de nouveau le flacon) Peut-être ferais-je mieux d'en prendre deux ? (il prend un deuxième comprimé) Alors je le prendrai juste après, il sera moins semblable au remède fort. (il ferme le flacon) Il faut ménager son corps. (il rose le flacon sur le sol, persiste un moment à améliorer sa position) Ménager ? oui. (il acquiesce) Oui, on m'a appris cela... mais dans quel but ? (il se verse un verre d'eau de la carafe) Oui, en ce temps-là, à

Rome, je n'étais pas encore blasé, j'étais encore.. (Il avale un comprimé) jeune, j'étais encore.. (Il boit une gorgée d'eau) plein d'espérance.. (Il avale le second comprimé) J'étais encore en possession de... (Il boit de l'eau) en possession... (Il s'arrête) Non, non, pas cela... (Il boit encore une gorgée d'eau) Oui, un bon remède, de force moyenne. (Au Cambrioleur, qui a déjà presque réussi à se libérer des cordes, mais qui cesse tout mouvement dès que l'Homme se tourne vers lui.) Aujourd'hui, il n'est naturellement pas assez fort, mais deux ne le seraient pas, et trois non plus. Mais il renforce le prochain, comprenez-vous ? Il complète, pour ainsi dire, l'efficacité du plus fort. (Il remet ses lunettes sur ses yeux et va vers l'armoire) Et maintenant, voilà le plus fort, je m'approche du sommet de mon paysage. (Il prend un flacon, le regarde, hoche la tête) Bien sûr... (Il le pose sur le sol) Il aura ses répercussions plus tard... (Il prend un autre flacon) Mais qui veut dormir (Il pose le flacon par terre) doit s'accomoder des répercussions. D'ailleurs, (Il regarde un autre flacon) même les choses dont nous nous gardons ont leur répercussion... (Il pose le flacon).. et leur contre-répercussion supplémentaire... il faut y penser aussi. (Dans le vide) Ou non ? (Silence. A voix basse) Oui, en ce temps-là, à Rome.. c'était.. c'était une procession... (Il essaie de se souvenir).. une manière de procession.. (Au Cambrioleur) Était-ce la Chandeleur de Marie ?

LE CAMBRIOLEUR.- L'Assomption de Marie.

L'HOMME acquiesce.- Peut-être cela, oui. Quelque chose de semblable, en tous cas quelque chose de terrible. D'inquiétant.

LE CAMBRIOLEUR.- La Conception de Marie.

L'HOMME.- Peut-être cela aussi. Oui, c'était cela, je crois. (Se souvenant) Les cardinaux étaient portés dans les rues. Les sept cent quinze cardinaux du monde. Les noirs aussi, les jaunes aussi...

LE CAMBRIOLEUR approuve, confirme.- La Conception de Marie.

L'HOMME comme dans le souvenir d'un mauvais rêve.- Ils étaient assis tout droit dans leurs litières, qui étaient portées par des évêques, par tous les évêques du monde. (Il prend son mouchoir) Tous les évêques du monde portaient tous les cardinaux du monde, par les rues de Rome. (Il essuie le front) Et les cardinaux étaient tous en rouge, en rouge-sang, comme sous l'Inquisition. Quelques

uns taient grands et longs. D'autres petits et roses, plusieurs autres, peut-être la plupart, grands et gros, il y avait aussi des petits et des minces, mais c'était la minorité, ceux qui sont ainsi deviennent rarement cardinaux... (Silence. Il s'arrête un moment, la main devant les yeux) Les petits gros, c'étaient les plus dangereux, ils avaient de petits yeux aigus. Les yeux qui pénétraient les robes de chaque pénitente.. qui les déchiraient pour attraper dessous le péché par la queue... (Il approuve) Oh oui, ils arrivaient toujours à le saisir ; ils... (Silence) Ils avaient des ongles longs, laqués, cela je le voyais... Ils tenaient un crucifix doré à la main, fabriqué par les prisonniers des Missions du Pérou, et chacun... (Il s'arrête, essaie d'éloigner la terreur du souvenir) chacun avait une graine oisive sur le ventre, avec de l'eau bénite. Et ils trempaient leurs crucifix dans l'eau bénite et aspergeaient les rues, à droite et à gauche, et encore à droite et encore à gauche, jusqu'à ce que ça siffle et grésille... (il essuie la sueur de son visage. Le Cambrioleur a interrompu ses essais de libération et l'écoute, subjugué) Le tout, en mesure... car devant... (Il s'arrête) ... Oui, devant marchait... non il chevauchait... Levant, chevauchait, sur un cheval gris-ponché, un héraut pontifical avec un tambour. Il frappait dur le tambour et donnait le rythme. (Il mime la scène) Boum, à droite... Boum, à gauche... Boum, à droite... Boum, à gauche.. (Il ferme les yeux, les ouvre de nouveau) Les rues se vidaient, comme lorsqu'il tombe de la grêle, les gens fuyaient, pris de panique, dans une terrible détresse de conscience, ils se signaient, beaucoupombaient à genoux... tout se transformait en péché... (A voix basse) Sauf moi.. Je n'ai pas commis de péchés.. ou je ne peux en trouver aucun... Je restais fasciné, paralysé.. jusqu'à ce que la procession soit passée... (il s'essuie le visage, continue, plus calme) Le tambour m'a résonné longtemps dans les oreilles. L'eau bénite me brûlait les yeux.

LE CAMBRIOLEUR .- Pourquoi ne vous êtes-vous pas enfui .. ou n'avez-vous pas tiré ?

L'HOMME.- .. Jusqu'à ce que le silence qui suivit la procession s'étende comme un sillage...

LE CAMBRIOLEUR.- Dans cette situation on doit tirer.

L'HOMME.- Un silence de mort. Souvain c'était comme si je n'avais plus d'oreilles...

LE CAMBRIOLEUR.- Pourquoi n'avez-vous pas tiré ?

L'HOMME, au Cambrioleur.- Je n'avais pas d'arme sur moi.

LE CAMBRIOLEUR.- Une simple mitrailleuse aurait suffi pour le tout...

L'HOMME.- Vous auriez tiré ?

LE CAMBRIOLEUR.- Moi ? Je n'ai rien contre les cardinaux.

L'HOMME.- J'étais en minorité. (Le téléphone sonne)

LE CAMBRIOLEUR.- Il faut quelquefois oser dans la vie.

L'HOMME.- On m'a aussi appris cela. Mais c'est faux.

LE CAMBRIOLEUR.- J'ose toujours tout.

L'HOMME.- Et maintenant vous allez vous en repentir.

LE CAMBRIOLEUR.- Nous verrons.

L'HOMME noche la tête.- Je n'avais personne à côté de moi.

LE CAMBRIOLEUR.- Comment le savez-vous ? On ne peut jamais savoir .

L'HOMME.- On le sent. J'étais seul.

LE CAMBRIOLEUR.- Justement. C'est mieux, de temps à autre. (Le téléphone sonne) Vous ne répondez pas non plus au téléphone ?

L'HOMME.- J'étais seul. Seul comme maintenant. Plus seul. Maintenant vous êtes là.

LE CAMBRIOLEUR.- Moi, oui. En plus quelqu'un veut vous parler au téléphone. (Le téléphone sonne) Répondez à la fin, ce n'est pas supportable.

L'HOMME.- Comment voulez-vous savoir ce qui est supportable ? (Il va vers le lit et pose l'oreiller sur le téléphone) Ce n'est pas pour moi. (Sonnerie du téléphone étouffée) Ce n'est jamais pour moi. (Il s'assied, fatigué, sur le lit) Oui, c'était un moment pénible... si ce n'était pas encore le plus terrible. (Sonnerie étouffée, puis silence) Quand je me vis plus tard dans une glace, je remarquai les premiers cheveux blancs sur les tempes. (Le Cambrioleur s'est détourné et baille) Et un petit tremblement des mains. (Il regarde ses mains) Je ne m'en suis jamais débarrassé. (Il

se lève, va à l'armoire) Oui, c'était à Rome. (Il remet ses lunettes)
 dans la via...vis di... (Il prend un flacon dans l'armoire) J'ai oublié
(Il regarde le flacon, sans faire très attention, le Cambrioleur bafle et
ferme les yeux.) C'est aussi le Diméthyl-dibenzo-cyclo-heptadien !
 Autrefois on ne l'avait pas sans ordonnance. (il pose le flacon sur le sol)
C'était encore le bon temps. (Il enlève ses lunettes, se frotte les yeux)
 On l'a peut-être toujours sans ordonnance, je ne sais pas. (Silence. Mais il
prend un flacon dans l'armoire) Il n'est pas fort. Il est moyennement fort.
(Il remet ses lunettes, regarde le flacon) Mais les très forts, on ne les
 a plus sans ordonnance. (Silence, il repose le flacon. La tête du Cambrioleur
tombe en avant) Mais vraisemblablement on ne l'avait pas non plus autrefois
 sans ordonnance. (dans le vide) Peut-être les temps n'ont-ils pas tellement
 changé... (Il enlève ses lunettes, les pose sur la table de nuit, va vers
le miroir) Moi seulement... (il se regarde dans le miroir) J'ai changé.
 Est-ce que ce sont les remèdes qui m'ont changé ? (Silence, il se contemple
dans le miroir) Ou est-ce que je prends des remèdes, parce que j'ai changé ?
(il s'éloigne du miroir) Non. (il regarde autour de lui) Tout a changé.
 Les remèdes aussi ont changé. (il regarde les portraits) Et le temps. (Le
nouveau devant le miroir, se passe la main sur le front) Et moi. (Il veut
s'éloigner du miroir, mais constate dans la glace que le Cambrioleur est
endormi, il crie dans le miroir) Hé, vous ! (Il se tourne vers le Cambrio-
leur) Vous ! (Il va vers lui) Ne dors pas ! Ne dors pas ! (il le
secoue) Ne dormez pas ! Ne dors pas ! (il le secoue) Ne dormez pas.
 Est-ce que je vous ai attiré pour ça ? (il lui crie au visage) Laisse la
 porte ouverte une année entière ?

LE CAMBRIOLEUR s'éveillant .- Pourquoi ne me laissez-vous pas dormir ?

L'HOMME.- Je veux que quelqu'un m'écoute. Me décharger de mes terreurs
 pour que le sommeil me trouve vide, s'il vient.

LE CAMBRIOLEUR.- Je n'écoute pas.

L'HOMME n'a pas entendu .- Et (réfléchissant) avez-vous jamais été
 seul dans une chambre avec quelqu'un qui dort ? (il crie) La peur flotte
 tout autour et se cogne aux murs.

tout autour et se cogne aux murs.

LE CAMBRIOLEUR.- Quand je dors je suis inoffensif.

L'HOMME.- Que savez-vous du sommeil ? Que savez-vous de ce qui est dangereux, de ce qui est aussi dangereux pendant le sommeil, plus dangereux même que quand on ne dort pas ? Mais vous, vous n'êtes pas dangereux, même quand on dort. Vous pas, c'est autre chose. Et j'en ai vu d'autres croyez-moi. (Il s'éloigne) Vous resterez éveillé, aussi longtemps que je serai éveillé. (Il va à la table de nuit) Et... par-dessus le marché... malgré vous ! (Il prend ses lunettes sur la table de nuit) Vous veillerez malgré vous sur mon sommeil. (Il met ses lunettes, va à l'armoire. Le Cambrioleur continue ses efforts de libération) Maintenant c'est l'heure. L'heure du plus fort. (Il cherche dans l'armoire) L'heure des barbituriques. (Il prend un flacon, le regarde, hoche la tête) Non, pas encore. (Il veut poser le flacon sur le sol mais il y a beaucoup de flacons à terre) Ce n'est pas encore cela. (Il cherche une autre place) Mais celui-là aussi m'a rendu de grands services. (Il tient le flacon en l'air, puis il enlève l'échelle de sur le téléphone et pose le flacon sur la table de nuit) Il contient une remarquable quantité de phényl, qui atténue la peur. (A l'armoire) Généralement on ne l'obtient pas sans ordonnance (Il cherche dans l'armoire) Mais j'ai des ordonnances. (Il prend un flacon) Une collection d'autographes de docteurs renommés. (Le Cambrioleur dresse l'oreille) Elle a aujourd'hui une certaine valeur. (Il regarde le flacon dans sa main) Mais ce n'est pas encore cela. (Il veut remettre le flacon, s'arrête) Bien que... (Il réfléchit) Ce ne soit pas un mauvais remède. Je me souviens... (Le Cambrioleur s'est retourné et continue ses essais de libération, il a maintenant le cou libre) Je devrais peut-être prendre un de ces comprimés... (Il s'assied sur le lit avec le flacon) Avant d'en arriver aux barbituriques : le plus fort à la fin. (Il renousse ses lunettes sur son front) A vrai dire, les suites (Silence) Mais cela vient après. Après, si j'ai dormi. (Il ouvre le flacon) Dieu merci, je n'en suis pas encore là (Il regarde le flacon) Il faut laisser les choses s'approcher de vous. (Il flaire le flacon) s'approcher à pas de loup pendant qu'on dort. (Il va laisser tomber le flacon, s'affaisse un petit moment).

Et alors elles nous tombent dessus au réveil... (Silence. Il se reprend, remet ses lunettes sur ses yeux, lit sur le flacon) Diméthyl-benzol-amino-propylidon-cyclo-chinaclidinium-bromide. (Il laisse tomber le flacon, enlève ses lunettes, répète dans ses pensées) Diméthyl-benzol-amino-propylidon-cyclo-chinaclidinium-bromide ? (Il réfléchit) En soi ce n'est qu'une augmentation du précédent, le Diméthyl-amino-propylidon-dibenzo-cyclo-heptadien. Mais tout de même une augmentation. (Il pose ses lunettes sur la table de nuit, se verse un verre d'eau) D'abord un (Il prend un comprimé dans le flacon) Ou bien deux, c'est plus sûr. (Il prend un second comprimé) Cela ne peut pas me faire de mal. Plus maintenant. (Il avale un comprimé avec un peu d'eau et contemple le flacon) Il y a longtemps que je n'en ai pas pris. (Pendant ce temps, le Cambrioleur a libéré ses mains. Il commence à défaire les nœuds) Je ne sais plus... (Il flaire le flacon) Était-ce...? (Il pose le flacon sur la table de nuit, avale le second comprimé, déguste le goût dans sa bouche) Paris ? (Il avale le troisième comprimé, le déguste) Oui, Paris. (Il boit complètement le verre d'eau, s'en verse de nouveau, dans un souvenir désagréable) Paris. (Il boit son verre d'eau) C'est ça. Les veuves des Généraux. (Le Cambrioleur écoute, arrête ses essais de libération) Elles venaient de sept Etats d'Europe... (Il s'arrête, passe la main sur son front)... Elles étaient renforcées par un régiment de Filles Américaines de la Révolution. (Il fait quelques pas dans la pièce, en proie à un grand malaise) Toutes dans les soixante-dix ans, d'une maigreur de harengs.. Comme de grandes araignées.. (Il s'arrête et ferme les yeux)

LE CAMBRIOLEUR ennuyé.- Ne racontez pas ça .

L'HOMME ne fait pas attention.- Et toutes en noir. Elles marchaient sur les Champs-Élysées ; vers le tombeau du Soldat Inconnu. Au pas. Elles étaient trois mille...

LE CAMBRIOLEUR.- Non, non, ne racontez pas.

L'HOMME.- Trois mille. En marche silencieuse. C'était une marche de protestation. (Silence) Mais contre quoi protestaient-elles ? (Il va et vient réfléchit) Je ne sais plus. (Il s'arrête) Si, je le sais. Elles protestaient contre la paix. (Il réfléchit) Mais... mais.. était-ce bien contre la paix ? (Silence) Je ne sais plus. Ma mémoire est paresseuse, je suis fatigué. (Il

s'assied sur le lit) mais pas encore assez fatigué. (Dans le vide) Je n'ai pas encore tous les éléments du son ail. (Tourmenté) Il faudrait que les images disparaissent. (Il prend son mouchoir et s'essuie le visage) Qui... elles m'entraînent... à chaque pas les jupes se levaient haut.. (Il secoue la tête comme cherchant à éloigner le mauvais souvenir) Si bien qu'on voyait les bas et les pantalons tout noirs. Les pantalons allaient jusqu'aux genoux, les genoux étaient nus, les creux du jarret aussi... (Avec de la terreur dans la voix) Autour des jambes un anneau de peau des échées, grisâtre, ratatinée...

LE CAMBRIOLEUR nerveux .- Arrêtez, n'en racontez pas plus.

L'HOMME ne fait pas attention.- C'était un spectacle atroce, je ne l'oublierai jamais. Trois mille...

LE CAMBRIOLEUR.- Assez (Il cherche à défaire les nœuds de ses jambes)

L'HOMME s'arrête .- Et chacune, chacune portait dans la main droite une couronne de laurier artificiel qui portait en lettres d'or : Liberté, Égalité, Fraternité. Leurs lèvres étaient rigides, aucun rouge ne s'y voyait, seulement une fente, là où chez nous est la bouche. Et dans la main gauche, elles portaient un mouchoir de dentelle blanche. Elles avaient d'étroits cols de dentelle, et pas de chapeaux ; leurs cheveux étaient touffus et gris.

(Il s'assied sur le lit et ferme les yeux, pour se délivrer de cette image)

Et... sur les crânes luisait aussi la peau, par place, d'un jaune gris

LE CAMBRIOLEUR cherche à se soulever, n'y arrive pas.- Arrêtez, à la fin !

L'HOMME ne fait pas attention.- Et devant... (Il s'arrête) Devant il y avait une fanfare féminine. Toutes filles, filles de généraux, dans les uniformes de leurs pères tombés au champ d'honneur, avec grosse caisse et trompettes et cymbales et tambours et trombones. Mais elles ne jouaient pas. C'était une marche silencieuse. On entendait seulement les pas et un terrible silence.

LE CAMBRIOLEUR furieux , cherche à prendre avec le casse-tête sur le lit mais ne réussit pas .- Vous avez fini ?

L'HOMME ne fait pas attention .- Ce silence... il s'étendait sur des kilomètres, il s'étalait, il se posait comme une couche... (Il s'arrête) Il s'étendait dans toutes les directions.. sur les rues..avec un balancement

horrible !.... (Il essuie la sueur sur son visage, saisit encore le flacon, l'ouvre, prend un comprimé, se verse de l'eau et avale le comprimé avec l'eau. Puis il reste, épuisé et muet, assis sur le lit. Le téléphone sonne) C'est un des plus terribles silence que j'ai jamais entendu. (Silence. Le téléphone sonne)

LE CAMBRIOLEUR fatigué par ses efforts .- Répondez au moins au téléphone.

L'HOMME.- Je n'oublierai jamais. La nuit je me suis regardé dans la glace. J'étais devenu gris. Et.. (il met les mains sur ses yeux).. mes orbites s'étaient creusées. (Le téléphone sonne)

LE CAMBRIOLEUR .- Répondez au téléphone.

L'HOMME reprend sa tranquillité, prend ses lunettes sur la table de nuit .- Ce n'est pas pour moi.

LE CAMBRIOLEUR.- Vous ne pouvez pas le savoir.

L'HOMME va à l'annuaire, prend un flacon.- Si, je le sais. (Le téléphone sonne. Il regarde le flacon et le pose sur la table de nuit) Personne ne m'appelle plus. Je ne connais personne. (Il prend un autre flacon dans l'annuaire, le regarde, penche la tête)

LE CAMBRIOLEUR.- Peut-être quelqu'un veut-il vous connaître ?

L'HOMME want mettre le flacon sur la table de nuit mais il n'y a pas de place. Il le pose sur le lit.- Moi ? Qui voudrait me connaître ? (Le téléphone a nne) D'ailleurs qui sait encore si j'existe ? Qui, parmi le peu qui l'ont su, ou à qui je l'ai fait savoir ?

LE CAMBRIOLEUR .- Peut-être voudriez-vous connaître quelqu'un ?

L'HOMME de nouveau à l'annuaire.- Je ne veux connaître personne. C'est trop tard maintenant. Je veux dormir.

LE CAMBRIOLEUR a libéré une jambe pendant ce temps.- Peut-être un parent qui se fait du souci pour vous. (Le téléphone sonne)

L'HOMME prend un flacon, le regarde .- Pour moi ?

LE CAMBRIOLEUR .- Vous n'avez pas de neveux ni de nièces ?

L'HOMME s'arrêtant .- Des nièces ? (Il repose le flacon) Oui, peut-être. (Il va lentement vers le téléphone qui a cessé de sonner) J'ai peut-être des nièces... ou une nièce. (Il réfléchit) Je me souviens que... (Il prend l'écouteur, écoute) une nièce. (Il réfléchit) Je me souviens que... (Il prend l'écouteur, écoute) personne... Ce n'était personne. Et si ç'avait été quelqu'un, ce n'était

pas à moi qu'il voulait parler. (Il retourne à l'armoire) Il a fait un faux numéro. (Il a pris un flacon) Comprenez-vous ? (Soudain, à voix très haute, sauvagement) Un faux numéro ! (Il jette le flacon sur le sol, il se brise, il va lentement vers le Cambrioleur, dit les phrases suivantes plus énergiquement et plus vite. Le Cambrioleur reste comme s'il était attaché) Comprenez-vous ? J'ai le numéro 60 68. Quand quand le téléphone chez moi, il s'agit toujours d'une erreur. Toujours. (Il crie furieux) Toujours, toujours ! (De nouveau bas et rapide) On veut le numéro 60 67 ou le numéro 60 69. Le premier numéro 60 67 c'est le numéro de la maison Emile Christophe Verkade et Fils. C'est une fabrique d'orgues, universellement connue depuis 1706, date à laquelle Friedmann Gottlieb Verkade a construit le premier orgue. Les appels pour cette fabrique viennent généralement dans la journée. Mais il y a aussi des appels la nuit, on me jette à chaque heure hors du sommeil. Ils appellent d'Afrique, là-bas c'est encore le jour. Ce sont des Presbytériens ou des Mormons...

LE CAMBRIOLEUR.- Les Mormons n'utilisent pas d'orgue.

L'HOMME.- Alors ce sont des Adventistes...

LE CAMBRIOLEUR.- Les Adventistes se servent d'harmonium.

L'HOMME.- Alors des Presbytériens, ou une autre sorte de secte, qui utilisent l'orgue, il y en a suffisamment comme cela. Et l'autre numéro 60 69... (Silence, puis soudain) Je ne sais pas. (Silence) Non, je ne sais pas. (Il retourne à l'armoire) Je n'ai jamais pu le découvrir. (Il prend le flacon, le re garde, sans y faire grande attention) Peut-être quelque bureau de statistique... (Il pose le flacon sur le lit)... Ou quelque chose comme ça. (Il prend un flacon un peu plus loin) Peut-être aussi quelque chose de tout-à-fait autre, en tous cas je ne sais pas. (Soudain, sauvagement il jette le flacon dans un coin où il se brise, il hurle) Je ne sais pas ! (Il enlève ses lunettes, les pose sur la table de nuit et s'approche pendant les phrases suivantes du Cambrioleur, re- content à voix basse mais avec une énergie croissante) C'est une voix d'homme qui appelle, pas toujours la même, mais qui lui ressemble quelquefois aussi une voix de femme mais c'est rare... qui demande si c'est bien le numéro 60 69. Je dis : non, je ne sais pas ce numéro, n n, (Il hurle) Non ! (Le nouveau calme) Mais à l'autre bout du fil on ne veut rien entendre. On dit seulement : Notez, s'il

vous plaît. Et je donne encore d'autres nombres. (Haletant) Et savez-vous ce qui arrive ? Chacun, que j'appelle, est prêt, prêt immédiatement. Comme s'il avait attendu mon appel. Chacun, que j'appelle, dit : Allo ! oui ! Et prend note. Au milieu de la nuit. J'entends à l'autre bout du fil le crayon sur le papier. On écrit et répète les chiffres que je dicte, tout à fait simplement, sans surprise, et toujours éveillé, à quelque heure que ce soit. (Sans voix) C'est ... c'est comme si tous avaient un secret, dont je suis exclu... moi, moi seul. Je ne sais pas. Je ne sais rien. Je le transcris seulement, je suis un intermédiaire, je le porte de l'un à l'autre, pleinement inconscient, un moucheur, que personne n'initie qui ne se doute de rien .. (Très excité) Et peut-être un instrument entre des mains terribles... qui sait ? (Silence) Mais qui veulent-ils détruire, sinon moi ? (Silence) Quelquefois... quelquefois j'ai essayé de donner des chiffres que j'avais trouvés moi-même... mais on raccrochait tout de suite à l'autre bout, personne n'est tombé dans le panneau... (Silence) Ou plutôt si, une fois seulement... une fois j'ai pu donner un nombre inventé, qu'on a écouté à l'autre bout. Je pensais : déjà maintenant j'en sais un peu plus, peut-être vais-je découvrir le secret, ça m'aidera peut-être plus tard à déchiffrer l'ensemble, mais Non ! Au deuxième nombre on avait déjà raccroché de l'autre côté. Et comme je regardais plus tard sur mon bloc, je vis le premier nombre. J'avais répété par mégarde, tout-à-fait par hasard, un nombre qui m'avait été donné. J'ai eu alors l'idée de dicter les chiffres de la veille, mais quand je fis cela... on raccrocha tout de suite. Chaque nuit a ses nombres, ses cinq chiffres, elle est numérotée par l'inconnu, on m'appelle seulement une fois, et pas toujours. En fin de compte je suis inquiet, si on ne m'appelle pas. (Bruit) Mais il n'y a rien à faire, cela reste un secret, tous le connaissent...mais moi,..moi seul...je ne le connais pas. (Silence) Puis, soudain en colère il fixe le Cambrioleur) Peut-être le connaissez-vous ?

LE CAMBRIOLEUR.- Moi ? (Dévoiant la conversation) Pourquoi n'avez-vous pas supprimé votre téléphone ?

L'HOMME.- Comme je ne suis souvent demandé cela ! Je voulais le supprimer autrefois, quand les nombres ont commencé, la nuit. Mais quand j'ai

commencé à transmettre, alors je ne voulais plus. Si je ne sais pas ce qui m'entoure... je veux pourtant savoir si quelque chose m'entoure encore... ou... si peut-être cela cesse une nuit.. Si une nuit les nombres disparaissent.. avoir la révélation du secret. (Silence. Puis, pressant) Je vous demande, si vous...

LE CAMBRAGEUR l'interrompt.- Et pourquoi n'avez-vous pas cherché à savoir qui a le numéro 60 69 ?

L'HOMME.- J'ai cherché. Et j'ai trouvé. J'ai parcouru tous les annuaires de téléphone, cela a duré plusieurs nuits, et finalement j'ai trouvé le numéro. (il va et vient dans la chambre) Mais ça n'a pas résolu l'énigme... au contraire... (il va vers le lit) Ça l'a rendu encore plus énigmatique (il s'assied sur le lit. épuisé : après un silence) Soderbaum. Docteur Alfred Soderbaum. Ainsi s'appelle le propriétaire du numéro. Il est orthopédiste. Son numéro personnel est 31 11. Mais il y a dans l'annuaire, imprimé en tout petit : si on ne répond pas appelez le numéro 60 69. J'ai essayé plusieurs fois... (il s'interrompt) Qu'est-ce que je dis ? Plusieurs fois ? Une semaine entière. Chaque jour, chaque nuit, presque chaque demi-heure. Jamais personne ne répondait... Une seule fois, le numéro était occupé. Maintenant, pensais-je, maintenant je suis sur la trace du secret, je vais découvrir quelque chose, j'ai fait un grand pas en avant. Je m'acharnaï sur le numéro, je le harcelai, je restai assis ici, quatre heures durant, j'ai décroché, fait le numéro, attendu, raccroché, décroché, fait le numéro, attendu longtemps, raccroché et de nouveau décroché... Et enfin c'était libre... Et personne ne répondait. Dès lors, il n'a plus jamais été occupé. Un jour j'ai appelé le numéro 31 11. Mais c'était l'heure de la consultation, et c'est une assistante qui a répondu. Je ne voulais lui poser aucune question. Je rappelai le soir, là, la femme répondit et je raccrochai. Mais finalement, après beaucoup d'essais sur les autres numéros, j'appelai encore une fois le 31 11. Le Docteur Soderbaum répondit lui-même (Silence) Une voix agréable. Je lui demandai tout net ce qu'il en était pour le numéro 60 69. Il dit que si on ne le trouvait pas au numéro 31 11, ou si personne ne répondait, on pouvait l'obtenir à ce numéro. Je lui demandai pourquoi c'était ainsi, et il

ait, un peu étonné, cette chose singulière : que généralement on l'obtenait au numéro 31 11, sinon, son assistante était là. Je voulais l'interroger davantage, je ne voulais pas laisser le fil se rompre, mais je ne savais pas comment, et je ne savais pas non plus pourquoi sa réponse avait eu, d'une manière certaine, quelque chose d'épuisé. En tous cas, ce qui m'apparaissait imminent, c'est que si je raccrochais, j'étais de nouveau seul. Je ne pouvais rien faire. (Épuisé) Rien. Alors je n'ai rien fait. (Il se lève, va à la table de nuit, prend ses lunettes) Je ne savais que faire. Et alors je ne saurai jamais. (Il va à l'armoire, le téléphone sonne, il se jette sur le téléphone, prend l'écouteur) Ici, 6, 0... non, je ne suis pas 60 69... oui, je note (Il écrit sur le bloc) 31 88 B-6 (Silence) 02 42- C-7 (Silence) 95 54-N-1 (Silence) 26 53-H-8... (Silence, il enlève l'écouteur de son oreille, déconcerté) Raccroché. (Il prend encore l'écouteur à l'oreille, écoute, puis) Rien. (Il secoue la fourche de l'appareil) Allo. Allo ! (Il repose lentement l'écouteur) Étrange. (Inquiet) Cette fois, c'était seulement quatre nombres. (Il s'assied sur le lit, inquiet) Maintenant, cela encore. (Épuisé) Je me serais peut-être habitué à ce quel'énigme ne puisse jamais se résoudre. Mais maintenant elle se transforme. Le secret prend un aspect différent. (A voix basse) Qu'est-ce qui arrive ? (hausant la voix) Comment est-il possible ?... Que tous sachent quelque chose que moi je sois le seul à ne pas savoir ? (dans le vide) Comment est-ce possible ? (Au Cambrioleur plus haut et plus énergiquement) Comment est-ce possible ? dites-moi comment c'est possible. (Il hurle) Dites-le moi.

LE CAMBRIOLEUR qui s'est pendant ce temps entièrement libéré, se lève, cynique) Tout est possible.

L'HOMME qui n'a pas réalisé que le Cambrioleur s'est libéré, de nouveau calé, se détourne de lui avec mépris) . Oui, j'attendais cette réponse. (Il retourne à l'armoire, pendant que le Cambrioleur se frotte les poignets, se secoue) C'est la réponse pour tout et la réponse pour rien. (Il prend un flacon, le contemple, répète méprisant) Tout est possible. (Il pose le flacon sur le lit) Infiniment idiot est celui qui attend une seule réponse, (il prend un autre flacon dans l'armoire) et suffisamment idiot celui qui pose

la question. (Il regarde le flacon dans sa main) Le voilà . (Il s'annie avec le flacon sur le lit) Le remède sûr, le bon, le fort. (Il lit) .odiu-
 sthyl-pényl-butyl-barbiturat. C'est cela. (Au Cambrioleur qui s'étire et va vers le lit) Je salue, cela ne sonne pas tellement, cela se lit comme une
 tres modeste combinaison. Si court, si simple, comme établi par un amateur :
 comme si on pouvait le donner aux enfants qui ne dorment pas la nuit. Mais
 ce n'est pas cela. Justement c'est sa simplicité qui fait son efficacité.
 C'est un remède merveilleux. (Il contemple le flacon) En effet, très fort,
 surtout le phényl, c'est l'homone la plus forte. Il y a des centaines
 d'années, on s'en servait en Chine, pour empoisonner les coupables de lèse-
 majesté. Et naturellement aussi le barbiturique... ça aussi ... (Il pose ses
lunettes sur la table de nuit) Avec ça je pourrai dormir ; la lune n'aura
 pas de prise sur moi, ni les cardinaux, ni les veuve de généraux... (Il
baifle) Je sens déjà presque le sommeil. Il monte du flacon comme un esprit...
 Ou... (Il baifle) .. Ou d'nc l'ai-je acheté ?... (Il réfléchit) Ça doit être
 dans une petite ville quelconque... une ville de province... (Il réfléchit,
puis soudain inquiet).. Oui... c'était dans le Weserland... ou dans la vallée
 du Neckar... ou quelque chose de semblable ? (Dans un souvenir désagréable)
 Oui je l'ai acheté... dans la seule pharmacie de l'endroit. Un endroit
 presque idyllique...

LE CAMBRIOLEUR se tient au pied du lit, a pris dans ses affaires sa
bouteille Thermo, verse dans la timbale quelque chose de liquide.- Ne le
racontez pas.

L'HOMME ne fait pas attention à lui. Elle était sur la place du Marché,
 sous la lune, sous un chêne séculaire...

LE CAMBRIOLEUR .- Je dis : ne racontez pas . (il boit)

L'HOMME comme plus haut .- ... Ou bien un moment aux Morts ?

LE CAMBRIOLEUR s'arrête de boire) .- Asssez Taisez-vous (Il boit encore,
recet le bouchon sur la bouteille)

L'HOMME prend son mouchoir sur la table de nuit.- L'affaire... (Il
s'essuie le visage) était assez terrible... maintenant ça me revient.

LE CAMBRIOLEUR (vise le bou eille) Non, je dis. (Il recet la bouteille
sur le lit, prend son casse-tête à la main.)

Il se lève, poursuivi par un terrible souvenir Oui... tout me revient, la petite ville, la montagne... sur la montagne le château... (il secoue la tête : comme voulant chasser le souvenir, prend un comprimé dans le flacon) Non, un ce n'est pas assez. (il prend un second comprimé) Le château, sur la montagne, domine la ville. (il passe sa main sur son visage. Le Cambrioleur s'appuie à une colonne du lit, le casse-tête à la main) C'était ... Qu'est-ce que c'était ?... oui... c'étaient des conseillers d'Etat ou des secrétaires d'Etat... oui... c'étaient des secrétaires d'Etat et des conseillers d'Etat, en grande quantité. (il prend un troisième comprimé) Quatre mille unités. Quatre mille vingt deux, même. (il se verse de l'eau) Je les ai comptés avant de pouvoir m'échapper... (il prend un comprimé avec un peu d'eau) Mais c'était plus tard. (il prend un second comprimé avec de l'eau) Finalement je me suis pourtant... (il prend le troisième comprimé avec de l'eau. Se verse de nouveau à boire. Hors d'haleine) De l'eau. (il avale le verre d'eau d'un coup, hors d'haleine) A grand-peine, avant qu'il ne passe les bouteilles de bière, et que la beuverie commence. (il s'assied, épuisé sur le lit, respirant difficilement) J'étais là-haut, dans le château, pour le visiter, onzième siècle, créneaux du début du douzième. C'était déjà l'époque où je dormais mal, les châteaux m'aïdaient toujours un peu, surtout les châteaux des premiers siècles et les créneaux... (il essuie la sueur sur son visage) Ils arrivaient tous.. d'en bas.. en marche.. par rangs de quatre... (le nouveau très inquiet) Il n'y avait plus de fuite possible pour moi... (il se lève se tourne vers le Cambrioleur qui se dresse devant lui, sursautant, jambes écartées, le casse-tête à la main) J'en étais en-êché, à l'arrière, par la police en uniforme de gala, un petit bouquet de muguet sur la casque, je ne pouvais pas passer, pas moi. Un autre l'aurait peut-être pu... Vous l'auriez pu. (le Cambrioleur rit) Plus tard j'ai sauté dans le fossé du château... par la fenêtre... je me suis blessé... Depuis ce temps je boîts. Mais ce n'est pas le pire.. non, vraiment, pas le pire. (il respire difficilement, dans un état de grande excitation) Ils tenaient là-bas une réunion. S'ils réclamaient quelque chose ou s'ils étaient quelque chose... Je ne sais plus... vraisemblablement

les deux. (Avec des gestes correspondants) ils étaient gros ou maigres mais tous se ressemblaient... on n'aurait pas pu dire (désignant) Celui-ci est meilleur que celui-là. Bien sûr, je ne m'y connais pas... un autre, peut-être aurait pu dire.. Vous, peut-être... (Le Cambrioleur rit) Tous étaient chauves, ils portaient des complets noirs, rayés, des gilets d'un blanc de neige, des boutons dorés, des cravates de soie grise, des pochettes de soie blanche, un oeillet rose à la boutonnière, tous pareils... ils ne se différenciaient que par des plaques, qu'ils portaient (Il montre sa poitrine) ici, sur le cœur, sur lesquelles étaient écrits des mots comme Justice, Instruction, Culture, Problème de l'Occident, Défense, Religion, École, Agriculture... c'était l'unique différence. (Le Cambrioleur s'appuie de nouveau à un montant du lit avec les jambes croisées, le casse-tête à la main il le regarde et l'écoute, amusé) Les gros avaient des nuques grasses avec des rides en travers et des touffes de cheveux, les maigres avaient de longs cous blancs, filandreux et... (Il s'arrête, puis, très vite et haletant) ... et avaient une grande décoration avec une étoile, tenue par un chaîne ; les plus vieux de première classe, les plus jeunes de deuxième classe, et les plus vieux avaient encore la croix de Malte et un timbre d'assiduité sur la moitié droite du front, les plus jeunes avaient l'étoile d'or du Nicaragua, et la moitié avaient des décorations de bonne conduite en face de l'ennemi, qui étaient décernées à titre de distinction officielle, par l'administration. Celle-ci était représentée par neuf secrétaires et un ministre de troisième classe ; il y avait aussi des femmes des secrétaires, du ministère de la moralité, l'une catholique, les autres protestantes, c'étaient les plus petites, elles portaient des robes noires et des cols de dentelle blanche et un bouquet de lis sur les bras. (Il essuie la sueur de son visage, il ouvre le flacon et reprend un comprimé, il se verse de l'eau et avale un verre d'eau, puis, la voix brisée) Alors... ils.. entrèrent dans la salle des Chevaliers.. (Il se prend le front et ferme les yeux).. se placèrent en demi-cercle et... (presque sans voix).. et commencèrent à chanter. (Le Cambrioleur rit très fort) .. Oui... ils chantaient. Ils chantaient. Ils chantaient le dernier chœur de la Neuvième Symphonie de

Beethoven.

LE CAMBRIOLEUR, battant la mesure avec son casse-tête, chante :-
 Joie ! Fille d' l'Empyrée. Flammie prise au front des dieux.

L'HOMME enchainé, chantant, désespéré.- Nous entrons l'âme enivrée,
 dans ton temple glorieux. (Il s'essuie le front) A dr ite se tenaient les
 vieux secrétaires d'Etat qui chantaient les basses...

LE CAMBRIOLEUR chante d'une voix de basse .- Ton sac-que attrait
 resserre.

L'HOMME.- Et à gauche les jeunes deuxième classe qui chantaient les
 mezzo-sopranos.

LE CAMBRIOLEUR chante, en voix de mezzo-soprano.- Quand la moue en
 vain détruit.

L'HOMME.- Et dans le milieu les femmes qui chantaient les ténors.

LE CAMBRIOLEUR chante, en voix de ténor, il lève son casse-tête, au-
dessus de l'horloge.- L'homme est pour tout homme un frère.

L'HOMME pris de vertige, chancelle et écbame au coup qui tombe dans
le vide. Où ton aile nous conduit. (Il se tient à l'armoire, hors d'haleine)
 Et devant, celui qui dirigeait, c'était le Président. (Silence, il secoue la
tête) Non, non ... ce n'était pas le Président, il portait du jaune... ce
 devait être.. ça devait être le ministre des Postes..non... (Il essaie de se
relever, le Cambrioleur a baissé son casse-tête, il le regarde) Non...
 c'était l'Inspecteur des Eaux et Forêts, il portait du vert (Il acquiesce)
 Oui... il portait du vert, il avait un chapeau tyrolien sur la tête...
 avec une petite plume... et il conduisait une meute de chiens de bergers...
(Il hoche la tête) Non... c'était des chiens-loups, qui cherchaient à
 happer les spectateurs jubilants... (Il tombe au bas de l'armoire et s'as-
sied sur le sol).. et les nattes des petites filles... qui étaient toutes
 couronnées de marguerites et de myosotis... Il y avait aussi... (Il perd
le fil, le Cambrioleur a jeté son casse-tête sur le lit, il prend sa nince-
monseigneur à la main) Non... Oui... il y avait des enfants... ils jetaient
 des fleurs et des décorations... (il se lève, vacillant)...Et des couronnes
 de laurier ... (Il titube vers le lit, se retient à une colonne) Et les
 veuves criaient de joie, et jetaient leurs mouchoirs de dentelles en l'air...

(Le Cambrioleur commence à desceller des lattes du parquet avec sa pince, après avoir repoussé quelques flacons du pied) .. Et marchaient en chantant... (Il va, titubant et chantant, vers la fenêtre) Tu ton aile nous conduit ! (Il s'arrête à la fenêtre et se tient aux double-rideaux, le Cambrioleur prend sa lampe de poche sur le lit, s'agenouille et éclaire le plancher) Et alors arrivèrent les chapelains... (Il vacille et décroire les double-rideaux)... Et les évêques... (Il se cache avec le double-rideau) ... et... (Il fait des gestes de bénédiction)...ils bénirent la foule avec de l'eau béate... (Il crie en bénissant, drapé dans le double-rideau, à travers la chambre) Amen !...Amen.. (Il hurle) Amen ! (Le Cambrioleur s'est levé, le regarde un moment, indifférent, puis va dans la salle de bains avec sa pince-monseigneur, L'Homme est devant le lit, se tient à une colonne ; à voix très basse) Amen. (Il laisse tomber le rideau, s'assied sur le lit, se tient à la colonne)... ils chantaient ainsi à pleine voix devant la grosse caisse... puis le Président.. et les veuves avec leurs filles tombées... tous en uniforme... en uniforme de Petits Chanteurs... (Il s'arrête, à voix basse, fatigué) Non...(Il secoue la tête) Je ne sais plus...ou bien.. (Il approuve) .. C'était dans la forêt... (Il se calme) Les petits chanteurs étaient devenus des anges... Ils jouaient de la flûte... (De la salle de bains vient un bruit de verre cassé)... Ils volaient,.. suivant leur Père à cheveux blancs...qui voletait devant...c'était le bon Dieu.. (Il bafille) Il n'a commis aucun péché... Il ne connaît que le pardon.. (Silence) Amen . Il se pardonne aussi. (Il bafille) Bien que je n'aie jamais rien fait. (A voix plus basse, contemplant ses mains) Je n'ai rien... même pas un vrai péché.. comme les autres... (Il regarde les portraits, s'adressant à eux) J'étais pourtant capable de tout.. Mais je n'ai rien fait. (Il bafille) Je n'ai pas non plus beaucoup demandé.. Il n'y avait cependant aucune réponse... C'est pourquoi je n'ai pas non plus beaucoup parlé... (Nouveau bruit dans la salle de bains)... Souvent... Souvent l'un ou l'autre me demande qu'elle langue je parle... (Il bafille) "Langue ?" disais-je... "Langue ?".. (Il enlève ses pantoufles avec ses pieds).. "Je ne parle aucune langue.." disais-je... (Il repousse les couvertures, les flacons tombent du lit et se brisent. Les affaires du Cambrioleur restent au pied du lit

Se parlant à lui-même)... aucune langue... excepté le langage des lézards... oui... je la parle. (Il baille convulsivement) Mais... (Dans le vice) qui dit cela... excepté moi?... (Il se couche lentement) ... excepté moi et les lézards? (Il se couche, tire la couverture) ... Personne (Il se presse encore une fois) Non, personne ... (Il prend sa montre, la remonte, la repose) Non. (Il se recouche, ferme les yeux, à voix basse) Non... (Il reste couché sans faire un mouvement, le téléphone sonne)

LE CAMÉRIER sort de la salle de bains, peut-être, mais ce n'est pas important, avec quelques bûches. Un miroir d'argent, une brosse à dos d'argent, etc.. Il pousse avec son pied les flacons qui sont sur son chemin et va tranquillement au téléphone qui sonne encore. Il prend l'écouteur, pousse de l'autre main l'homme sur le côté et s'assied sur le lit) Allo ? Ici 600... qui ? (Il regarde autour de lui dans la chambre) La Société presbytérienne d'où ? (Il ouvre le tiroir de la table de nuit) Le Wellington ? Haha.. (Il prend le revolver dans le tiroir et le regarde) Wellington New Jersey ou Wellington Pensylvanie ? (Il repose le revolver) Ah bon ! Wellington New Hampshire . (Il regarde dans le tiroir et la referme) Ici Maile Christophe Verkade et Fils, constructeur d'orgues depuis 1706. (Il prend la montre en or dans sa main) Je disais seulement depuis 1706. (Il regarde la montre) Certainement, oui (Il soupèse la montre) Mais je dois vous prier, pour le bon ordre, de confirmer cette commande par lettre. (Il met la montre dans sa poche) Je comprends, oui... (Il regarde encore sur la table de nuit, ne voit rien)... Tonnerre de Brest, c'est un grand objet. (Il regarde autour de lui dans la chambre) Non, nous ne faisons pas d'orgue en couleurs. Chez nous la tradition est reine. Nous faisons seulement l'orgue culturel. (Avec ses pieds, il attire le serviteur vers lui) Naturellement nous irons vous l'installer. Nous ne laissons jamais ce soin à un autre. (Il tire le pantalon du serviteur et le jette sur le sol) Dans tous les cas, un alliage de cuivre et d'étain, nous en avons eu les meilleurs résultats. (Il tire la cravate du serviteur, la regarde) Déjà du temps de Surténude. (Il jette la cravate sur le sol) Je comprends, oui, je comprends. Alors je vous conseille la chose suivante : (Il lâche les boutons de manchette de la

chemise) quatre claviers de cinq octaves et demi. (Il regarde les boutons de manchette) Cent vingt registres avec tuyaux d'orgue, avec linguales et labiales. (Il enlève les boutons de manchette) Pédale avec levier dessus et dessous, double clavier pour les combinaisons et une position en arrière.. Comment s'il vous plaît ? (Il regarde les boutons de manchette) Oui, nous l'avons réalisé pour les églises Saint-Paul et Saint-Michel, ça a été un grand succès. (Il soupèse les boutons de manchettes et les met dans sa poche) Oui, et puis le prestant Mélange et Trompette. (Il jette la chemise sur le sol) Et le prestant de remplacement... (Il fouille dans une poche de la veste) ...la tierce. (Il fouille dans l'autre poche) Solos... (Dans une autre) Cymbales.. (Une autre) et tuyaux d'orgue très bas. (Il tire d'une poche le portefeuille) Oui, c'est surtout pour l'office des enfants (Il ouvre le portefeuille d'une main, regarde à l'intérieur) Même les plus petits restent tranquilles. (Il empoche le portefeuille) Et pour les fidèles sérieux les clochettes, les contrebasses... (Il fouille une poche du pantalon) Nasale, tierce, clarine...un son céleste, surtout quand ils jouent tous ensemble. (Une autre poche du pantalon) En plus, flûte chambrée et adoucisseurs...oui, c'est plutôt quelque chose pour les dames. (Il tire de la monnaie de la poche du pantalon, la regarde) Oui, très juste, cela sonne un peu triste, mais pour tant aussi très beau...mélancolique, pourrais-je dire. (Il empoche la monnaie) Et naturellement ne pas oublier la Vox Humana. (Il se penche vers l'Homme et met l'oreille sur sa poitrine pour voir s'il respire encore) Elle est insurpassable. (Il se redresse) Il y a quelques nous en avons installé une dans l'abbaye de Thélène, (Il lève la main de l'Homme) et depuis le nombre des fidèles a doublé. (Il prend une bague à la main de l'Homme et laisse retomber la main) Et le tout sera doré, bien entendu. (Il regarde la bague) Cela fait de l'effet. Nous faisons la boîte en palissandre d'Afrique. (Il empoche la bague) elle est manifestement meilleure que celle du Caucase. (Il lève la main droite de l'Homme) Solice* Cela tient pendant des siècles. (Il constate que la main ne porte pas de bague, la laisse retomber) Nous construisons pour l'avenir. (Il regarde autour de lui, se lève) Traction électro-pneumatique,

naturellement. (Il saisit le cadre d'un portrait proche de lui, le tire et le fait tomber, avec un grand craquement, sur le sol) Une proposition de prix ? Très volontiers. Je vous en envoie une aujourd'hui même. (Il détache la tapisserie derrière le tableau) ... Oui, merci beaucoup, vous serez content. (Il déchire un grand morceau de tapisserie, la chambre commence à être dévastée) Aujourd'hui même. (Il raccroche, déchire le papier du mur, ne trouve rien, regarde autour de lui et baille très fort et très lentement, il se retourne en baillant vers l'homme, le regarde un moment, puis prend au pied du lit sa thermos et son sandwich, s'assoit sur le lit, regarde l'intérieur de son sandwich, de sa bouteille se sert du liquide dans sa timbale, la pendule sonne onze coups) Onze heures. (Il réfléchit un moment, puis repose le sandwich et la timbale, prend l'écouteur du téléphone, fait un quelconque numéro, prend le bloc sur la table de nuit, Après un silence) S'il vous plaît, voulez-vous noter ? 3188-B-6, (Silence) 0241-C-7, (Silence) 9654-N-1, (Silence) 2653-M-3 (Silence) Non, ce sont seulement quatre numéros. (Silence) Non, quatre seulement, et bientôt vraisemblablement il y en aura encore moins. (Silence) Non, aucune raison d'inquiétude. Bonne nuit. (Il raccroche) Aucune raison d'inquiétude. (Il prend son sandwich et mord dedans) Tout va bien, (Il boit) Tout tourne rond et marche comme sur des roulettes. (Il fêpe) Tout s'enchaîne... (Il avale) Ça va tout droit... (Il rit largement) Ça va tout seul. (Il déjeune tranquillement)